

DANS L'INTIMITÉ DES NOCTURNES DE LA VILLA

SOUS LES ÉTOILES DE SAINT-JEAN-CAP-FERRAT,
LES *NOCTURNES DE LA VILLA* MÉTAMORPHOSENT
À NOUVEAU L'ÉTÉ AU RYTHME DE QUELQUES
PRÉCIEUSES PARENTHÈSES ENCHANTÉES.

Concerts et spectacles de danse issus de répertoires variés, taillés pour l'émotion, à écouter, regarder et ressentir à ciel ouvert, en pique-niquant sur l'herbe douce du jardin à la française. Parmi les temps forts de cette édition, deux artistes majeurs nous ont accordé un peu de leur temps avant leur venue respective : Jeanne Cherhal, figure libre et intensément sincère de la chanson française, qui vient faire résonner *Jeanne*, son album le plus intime ; et Thierry Malandain, grand artisan d'une danse néo-classique profondément humaniste, qui propose *Mosaïque*, un programme pensé comme une traversée sensible de son univers chorégraphique. Deux regards d'artistes, entre confidences, engagement et quête de beauté.

Jeanne Cherhal, lors de votre concert programmé dans le cadre des *Nocturnes* de la Villa Ephrussi, vous allez présenter essentiellement des titres issus de l'album *Jeanne*, c'est bien cela ? Il s'agit de votre septième disque, mais du premier que vous sortez de manière indépendante. Et il y a cette collaboration avec Benjamin Biolay : qu'est-ce que sa production vous a apporté ?

C'est une collaboration placée sous le signe de l'amitié. Avec Benjamin, nous sommes proches depuis presque vingt ans. C'est quelqu'un en qui j'ai énormément confiance ; il me connaît très bien et je le connais très bien aussi. L'idée de travailler ensemble sur ce disque vient d'abord de lui. C'est lui qui m'a proposé de réaliser mon album, alors même que je n'avais encore rien écrit.

Sa confiance m'a vraiment donné des ailes. Le fait qu'il me dise qu'il avait envie d'entendre de nouvelles chansons... cela a été un vrai déclic. J'ai trouvé ça très généreux de sa part. Me dire : « *Allez, refais un disque, j'ai envie de t'entendre* », et en plus me proposer de le réaliser et de l'arranger, ça a été un véritable cadeau. Cela m'a surmotivée à écrire. Pendant un an, je lui ai envoyé des chansons, en piano-voix.

Quand nous nous sommes retrouvés en studio - nous avions

déjà travaillé ensemble auparavant - je savais que tout irait très vite avec lui. Il fait confiance à l'instant, à l'inspiration du moment. Donc j'étais très prête (sourire). Je connaissais les morceaux sur le bout des doigts, j'avais envie d'être à la hauteur de sa créativité et de sa rapidité. Et il y a vraiment quelque chose qui fonctionne entre nous.

À la fin de l'enregistrement, nous nous sommes lancés un défi : écrire la suite de notre duo fétiche, *Brandt Rhapsodie*. Nous avons repris ces deux personnages auxquels nous sommes très attachés et nous leur avons donné quinze ans de plus - comme nous.

C'est un disque très libre, presque un autoportrait, totalement en accord avec la femme que vous êtes aujourd'hui. On y retrouve des thématiques qui résonnent fortement avec l'expérience de vie et le regard sur soi d'une femme en pleine possession / conscience de sa féminité - si tant est que cette formule vous convienne.

Oui, ça me convient. Après, "possession", je ne sais pas si je le suis totalement, parce que la féminité est un parcours de vie. Mais en tout cas, en conscience, oui. Je me réjouis d'être une femme et j'ai toujours eu envie d'exprimer ce que peut



© Jean François Robert



© Jean François Robert

Jeanne Cherhal

être la vie intérieure d'une femme, la vie spirituelle, la vie charnelle aussi. Les modifications du corps, les expériences intimes, c'est des choses dont je ne parle pas forcément très facilement dans une conversation ou en interview, mais dans le cadre d'une chanson, j'ai l'impression de n'avoir aucune limite.

Dans *Le Cri des loups*, vous faites entrer le réel - autrement dit votre expérience d'une certaine forme de masculinité toxique - avec une apparente légèreté, presque une forme de joie. Il y a notamment, à la fin de la chanson, cet extrait

sonore édifiant dans lequel le président de la République française, Emmanuel Macron, prend la défense de Gérard Depardieu, alors visé par plusieurs accusations de violences sexuelles. Une chanson peut-elle constituer une véritable prise de parole politique ou sociétale ? Cette forme d'engagement a-t-elle toujours été importante pour vous ?

Oui, ça a toujours été important pour moi. C'est même une source d'inspiration. Tout ce qui me met en colère ou m'exalte me donne envie d'écrire. La condition féminine, les violences sexistes et sexuelles, ce sont des sujets présents depuis le début de mon écriture.

Le texte du *Cri des loups*, à froid, est assez dur : il dresse une sorte de répertoire de prédateurs croisés dans ma vie. Mais musicalement, j'ai eu envie d'aller vers quelque chose de groovy, de sautillant. Avec Benjamin, nous avons ajouté beaucoup de chœurs, c'est presque dansant.

C'est aussi une manière de rendre le texte audible, plutôt que de l'alourdir avec une forme lente et pesante. Et puis c'est aussi une revanche, de rendre ce sujet dansant. Je termine mon concert en ce moment en tournée avec cette chanson. Le public fait les "ouh-ouh" avec moi.

On pense aussi aux engagements féministes d'une "chanteuse à textes" comme Anne Sylvestre. Son répertoire a compté pour vous...

Oui, bien sûr. C'est une référence importante pour moi. J'ai des icônes comme ça. Elle en fait partie, comme Véronique Sanson ou Barbara.

Connaissez-vous la Villa Ephrussi ? Et serez-vous seule sur scène ?

Non, pas encore, et je me réjouis de la découvrir. Nous serons cinq sur scène : un grand piano à double entrée, une basse, une batterie, un guitariste et un trompettiste.

Il y a une forme d'intimité, en plein air, sous les étoiles, avec le public assis dans l'herbe, qui épouse bien l'atmosphère du disque.

Oui, j'ai l'impression que cela va être très beau.

Vous jouerez uniquement des titres du nouvel album ?

Non, forcément. En festival, le temps est plus limité, mais j'aime aussi aller vers des chansons plus anciennes. Je les revisite, je les amène vers le son du nouvel album afin de conserver une cohérence dans les arrangements.

Les plus anciennes remontent jusqu'à vos débuts ?

Pas tout à fait. Les chansons du tout premier album, sorti en 2002, je les ai un peu laissées de côté. C'était un premier jet, très brut. En revanche, certains morceaux du deuxième album, *12 fois par an*, sont encore dans le répertoire, comme *Ça sent le sapin*, que j'aime toujours chanter !

Et avec un trompettiste, cette chanson prend une autre dimension. C'est très agréable. C'est aussi passionnant de regarder son parcours, de revisiter ses chansons et de constater leur évolution. Cela fait vingt-cinq ans que j'écris, et je ne les aborde plus du tout de la même manière.

© Jean François Robert



Jeanne Cherhal



© Jean-Marie Périer

Thierry Malandain

Thierry Malandain, quel sera le programme présenté lors de cette "Nocturne" à la Villa Ephrussi de Rothschild ?

Nous proposerons différents extraits du répertoire, une sorte de mosaïque chorégraphique. La scène n'étant pas très grande, il était difficile d'envisager un ballet entier. Il y aura donc des solos, des duos, quelques ensembles aussi. Ce ne sont pas des pièces isolées mais plutôt des éclats de ballets, des fragments qui dialoguent entre eux. Nous avons déjà l'habitude de ce format avec un programme intitulé *Mosaïque*, que nous jouons parfois dans des lieux très éloignés du théâtre...

Parmi les extraits présentés, il y aura notamment *La Mort du cygne*, dans une forme adaptée. À l'origine, cette pièce avait été conçue pour trois danseuses avec une construction plus ample. Ici, nous en proposons une version resserrée, pensée pour ce contexte particulier.

Le plein air et le cadre de la Villa changent-ils votre manière d'aborder la danse ?

Le spectateur arrive déjà dans un état particulier dans un lieu comme celui-là. La perception n'est pas la même. Mais cela ne modifie pas profondément l'écriture chorégraphique. En revanche, cela oblige à adapter les formats, les dynamiques, la circulation des corps. Selon les espaces, nous conservons ou non les ensembles. Parfois, il ne reste que des solos et des duos.

La compagnie sera quasiment au complet. Quand tout le monde est "en état de marche", comme je dis souvent, nous sommes vingt-deux danseurs. Mais aujourd'hui, les corps sont plus fragiles qu'autrefois. Les danseurs sont extrêmement suivis, entourés médicalement, et au moindre problème on préfère arrêter. Cela crée une troupe

très mobile : chacun connaît plusieurs places, chacun peut remplacer l'autre. Il arrive qu'un jeune danseur arrivé depuis peu se retrouve soudain avec un rôle très important.

Vous parlez souvent de la danse comme d'une manière d'être au monde. Que représente aujourd'hui la question de l'humain dans votre travail ?

Ce qui me préoccupe surtout, ce sont les dérives de notre société. Je reste profondément attaché à la beauté, sans que cela signifie éviter la noirceur. C'est lié à ma formation classique, à une certaine idée de l'élévation. Mais avec le temps, je ressens parfois une forme d'impuissance. Il y a toujours cette tentation de réparer le monde par la beauté, ou du moins d'offrir un espace où l'on puisse encore éprouver quelque chose de profondément humain. Et en même temps, face à la violence du monde, on mesure combien cela paraît dérisoire. Les gens viennent au spectacle, passent un beau moment, puis repartent dans une société qui se referme sur elle-même. Cela crée un sentiment assez étrange. Je viens d'avoir 67 ans et mon travail appartient clairement à une autre génération. Je ne me sens pas réactionnaire pour autant, mais il existe un décalage évident avec beaucoup de propositions chorégraphiques actuelles.

Vous trouvez-vous en décalage avec une forme d'écriture chorégraphique actuelle ?

Mon travail reste guidé par les principes de la danse classique : la ligne, la construction, l'attention portée à la forme. Aujourd'hui, beaucoup de chorégraphes privilégient davantage le mouvement pur, sans forcément se référer à ces canons-là. Même dans les photographies de danse, cela se ressent. Personnellement, j'ai besoin que le mouvement conserve une forme de lisibilité, de présence. Mais ce décalage est aussi très français. À l'étranger, le rapport à la danse classique et à cette recherche de beauté demeure beaucoup plus naturel.

Ressentez-vous que votre écriture chorégraphique a évolué au fil des années ?

Oui, nécessairement. Mes dernières chorégraphies sont plus épurées. C'est lié au corps. Je ne possède plus aujourd'hui la vélocité ou la virtuosité physique que j'avais il y a dix ans. Comme c'est souvent moi qui montre les mouvements, qui donne l'impulsion, cela transforme nécessairement l'écriture. Autrefois, je pouvais construire des choses très rapides, très complexes. Aujourd'hui, je vais davantage vers l'essentiel. Ce n'est pas un choix esthétique théorisé, c'est avant tout une évolution physique. Mais cette contrainte produit aussi une forme d'épure.

Vous allez ainsi à l'essentiel. Vous parlez souvent d'une dimension "sacrée" de la danse. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Pour moi, le premier principe de la danse classique, c'est l'élévation. On plie pour sauter, on s'ancre dans le sol pour tenter de s'élever. Il y a là quelque chose de physique

mais aussi de spirituel. Cette tension entre l'ancrage et l'élévation existe dans toutes les formes de danse. On la retrouve dans les danses africaines comme dans le ballet classique. C'est un principe profondément humain : être relié à la terre tout en cherchant la lumière, l'infini, quelque chose qui nous dépasse.

Je crois qu'aujourd'hui ce qui manque le plus à notre société, c'est justement cette aspiration. Pas nécessairement religieuse, mais le fait de croire encore en quelque chose. La beauté peut être une manière d'y accéder. Elle permet une forme d'ouverture, alors qu'aujourd'hui tout pousse au repli, à la crispation, à l'agressivité.

Comment naît un ballet chez vous ? À partir de la musique, d'images, d'un sujet ?

Il y a toujours deux mouvements possibles. Parfois, tout part d'un sujet. Pour *Marie-Antoinette*, par exemple, j'ai énormément lu avant même de choisir la musique. Je construis alors une sorte de synopsis intérieur. Ensuite vient la recherche musicale.

Et parfois c'est l'inverse : une partition existe déjà, comme Prokofiev pour *Cendrillon*, et il faut trouver une autre manière de raconter l'œuvre.

Les images viennent très vite lorsque j'écoute la musique. En réalité, je voulais être décorateur avant de devenir chorégraphe. Quand j'imagine un ballet, je vois souvent d'abord le décor. Cela me donne un cadre mental pour inventer les mouvements. Ensuite, en studio, tout change

encore. Le travail réel naît dans la présence des danseurs et dans l'écoute de la musique.

Je ne prends d'ailleurs jamais de notes. Beaucoup de metteurs en scène ou de chorégraphes écrivent tout en amont. Moi, je suis incapable de fonctionner ainsi.

Cette invitation à la Villa Ephrussi de Rothschild revêt-elle pour vous une dimension particulière, dans un lieu intimement lié à l'Académie des beaux-arts - propriétaire de la Villa depuis 1934 - et aujourd'hui dirigé par Muriel Mayette-Holtz, elle-même académicienne et membre de l'Académie des beaux-arts ?

Oui, bien sûr. J'apprécie beaucoup Muriel Mayette-Holtz. Quant à la Villa Ephrussi, je l'ai découverte à travers des livres et des documentaires. C'est un lieu très singulier, qui possède déjà une charge imaginaire forte. Je ne sais pas encore précisément comment sera conçu le dispositif scénique. Il n'y aura pas de décor particulier. En revanche, les costumes portent une dimension très importante pour moi. Ils sont signés Jorge Gallardo, avec qui j'ai travaillé pendant trente-sept ans. Il est décédé brutalement en novembre dernier, d'un cancer foudroyant. Nous nous étions quittés quelques semaines auparavant en pensant nous revoir très vite.

C'était un véritable compagnonnage artistique et humain. Et comme je quitte également mes fonctions cette année, tout cela donne forcément une coloration particulière à cette période de ma vie.

© Olivier Houeix - OHX



Julie Bruneau et Alejandro Sanchez Bretones, Nocturnes

Les Nocturnes de la Villa du 13 juillet au 25 août 2026
Villa et Jardins Ephrussi de Rothschild, 1 avenue Ephrussi de Rothschild, 06230 Saint-Jean-Cap-Ferrat
Tél : (+377) 04 93 01 45 90 - www.villa-ephrussi.com

IN THE INTIMATE WORLD OF THE NOCTURNES DE LA VILLA

BENEATH THE STARS OF SAINT-JEAN-CAP-FERRAT,
THE *NOCTURNES DE LA VILLA* ONCE AGAIN TRANSFORM
SUMMER INTO A SERIES OF ENCHANTED INTERLUDES.

Concerts and dance performances from varied repertoires invite audiences to listen, watch and feel beneath the open sky, while picnicking on the lawns of the formal gardens. Ahead of this year's edition, two major artists - singer-songwriter Jeanne Cherhal and choreographer Thierry Malandain - spoke to us about intimacy, creation and beauty.

Jeanne Cherhal, at the *Nocturnes de la Villa*, you will mainly perform songs from Jeanne, your latest album. It is also your first independent release, produced by Benjamin Biolay. What did his involvement bring to the project?

It was above all a collaboration rooted in friendship. Benjamin and I have known each other for almost twenty years. He suggested producing the album before I had even written a single song, and that confidence really gave me wings. For a year I sent him piano-and-voice demos. Once we entered the studio, everything happened very quickly because he trusts spontaneity and inspiration.

At the end of the recording process, we challenged ourselves to write a sequel to *Brandt Rhapsodie*. We revisited those characters fifteen years later - just like us.

This is perhaps your freest and most intimate album to date, almost a self-portrait.

Yes, I think so. Femininity is a lifelong journey, but I'm very conscious of it today. I've always wanted to express the inner, spiritual and physical life of women. These are subjects I do not necessarily speak about easily in conversation, but within a song I feel there are no limits.

In *Le Cri des loups*, you address toxic masculinity through music that feels almost joyful. Can a song still be a political statement?

Absolutely. Everything that angers or moves me deeply makes me want to write. The condition of women and sexual

violence have been present in my work from the beginning. The lyrics of *Le Cri des loups* are quite harsh - almost a catalogue of predators I have encountered - but musically I wanted something groovy and lively. It is also a form of revenge, making the subject danceable.

Anne Sylvestre seems to be an important figure for you.

Of course. She is one of my great references, alongside Véronique Sanson and Barbara.

Will this be your first time at Villa Ephrussi?

Yes, and I'm really looking forward to discovering it. We will be five on stage - piano, bass, drums, guitar and trumpet. There is something very intimate about an open-air concert beneath the stars.

Will you also revisit older songs?

Yes, although not the very first ones. Some tracks from my second album, *12 fois par an*, are still part of the repertoire. I enjoy rediscovering these songs and hearing how they evolve over time.

Thierry Malandain, what programme will you present for the *Nocturnes de la Villa*?

We will present excerpts from different ballets, a kind of choreographic mosaic composed of solos, duets and ensemble pieces. The stage is not large enough for a full ballet, so these fragments will dialogue with one another.



© Jean-François Robert

Jeanne Cherhal

Among them will be an adapted version of *La Mort du cygne*, redesigned especially for this context.

Does performing outdoors change your relationship to dance?

The audience arrives in a different state of mind in a place like this. It changes perception more than choreography itself. But it does require us to rethink movement, scale and the circulation of bodies.

You often speak of dance as a way of being in the world. What place does humanity occupy in your work today?

What concerns me most are the excesses of our society. I remain deeply attached to beauty, though that does not mean avoiding darkness. There is always the temptation to repair the world through beauty, or at least to create a space where something profoundly human can still be felt. At the same time, faced with the violence of the world, one realises how fragile that ambition can seem.

Do you feel out of step with certain contemporary choreographic trends?

My work is still guided by classical principles: line, structure and form. Today many choreographers privilege pure movement over those codes. I still need movement to retain clarity and presence.

Has your own choreographic language evolved over time?

Of course. My recent works are more stripped-back. That comes from the body itself. I no longer possess the same physical speed or virtuosity I had ten years ago, and that inevitably transforms the writing.

You often mention a 'sacred' dimension in dance. What does that mean to you?

For me, the essence of classical dance is elevation. You bend in order to leap; you root yourself in the ground in order to rise. That tension between earth and elevation exists in every dance tradition.

Perhaps what our society lacks most today is precisely that aspiration - not necessarily religious, but the need to believe in something greater than ourselves.

Does this invitation to Villa Ephrussi hold particular significance for you?

Yes, certainly. It is a place with a very powerful aura. The costumes *Mosaïque* were designed by Jorge Gallardo, my close artistic collaborator for thirty-seven years, who died suddenly last November. It was an extraordinary artistic and human partnership.

As I myself prepare to step down from my position this year, this moment in my life inevitably carries a special emotional weight.